

Myriam Kohnen

Regards sur le personnage féminin dans *La Marquise de Lucilière* et dans *Ghislaine*

Alors que Fourier invente le féminisme dans les années 1830 et que Balzac, Sand et Sue s'intéressent aux droits sociaux, juridiques et matrimoniaux du sexe faible, la Révolution de 1848 entraînera des modifications de la situation. Désormais, les gens de lettres se posent la question de l'émancipation, comme le prouvent les chroniques de l'époque, les essais et divers textes fictionnels, romans et nouvelles¹. En s'inspirant de l'actualité quotidienne, ces écrits mettent en scène tout un arsenal de types tels que la mère de famille, l'amante, la jeune fille et la « mangeuse d'hommes ». Cela donne des visions contrastées, comme en témoigne l'œuvre d'auteurs misogynes tels que les frères Goncourt ou encore celle des naturalistes, selon lesquels il n'existe pas « d'étude plus attachante que l'étude de la femme dans les annales de l'humanité »².

Hector Malot s'interroge sur la psychologie de la femme, au travers de nombreuses figures : Marguerite, M^{me} Obernin, Miss Clifton, M^{me} Daliphare, M^{me} Milligan, la marquise de Lucillièrè, M^{me} de Corcy, Mère Barberin, la mère de Romain Kalbris, Clotilde Martory, Clémence Beaujonnière ou Ghislaine³. Les premiers pas dans le monde, les rêveries, les intrigues amoureuses, le courage d'une mère et le problème de

¹ Voir à ce propos « La Femme et la littérature », *Europe*, n° spécial, n° 427-428, 1964.

² É. Zola, 7 juillet 1865, cité dans l'article « Femme » du *Dictionnaire Émile Zola*, établi par C. Becker et G. Gourdin-Servenièrè, Paris, Laffont, coll. Bouquins, 1993, p. 147.

³ Ces héroïnes apparaissent respectivement dans *Les Amants*, *M^{me} Obernin*, *Les Souvenirs d'un blessé*, *Clotilde Martory*, *Le Mariage de Juliette*, *Sans Famille*, *La Marquise de Lucilièrè*, *Romain Kalbris*, *La Fille de la comédienne*, *Ghislaine*. Voir également J. Foucault, *Au-delà des mères. Modernité des personnages et de l'imagerie d'Hector Malot, écrivain pour la jeunesse*, Thèse de Doctorat, Littérature française, Université de Paris 13, 1998.

L'affranchissement représentent des questions fondamentales abordées par l'écrivain. Celui-ci construit souvent la narration autour d'un pivot qui donne son nom à l'histoire. Il exploite aussi les possibilités dramatiques et fictionnelles offertes par le feuilleton. Par conséquent, plusieurs *topoi* inspirés des écrits contemporains ou de la peinture se déclinent dans ce genre de roman populaire, qui place la dame dans un cadre public ou privé. Nous verrons que la réflexion de Malot semble assez complexe, puisque d'un côté, nous avons affaire à une condamnation de la condition et de l'exploitation de la femme, que de l'autre côté celle-ci demeure une énigme qui cristallise les angoisses et les passions de certains personnages masculins. Néanmoins, il est clair que l'écrivain aspire en général au bonheur des deux parties et qu'il rêve de justice pour la protagoniste. Conscient des différences entre les deux sexes, il nous montre une figure qui tente de s'ouvrir les portes du monde adulte, de l'univers du travail ou encore celui du *high life* parisien.

Topos romanesque et écriture populaire

Évoquer un lieu commun suppose d'emblée que l'on prenne en compte « l'horizon d'attente »⁴ du public, selon l'expression de Hans Robert Jauss. D'une manière générale, le *topos* désigne un ensemble de thèmes et d'arguments dans lesquels puisèrent la littérature et la rhétorique antiques. Par extension, la notion s'est étendue au roman, où la récurrence de certains motifs, de situations typiques ou d'éléments connus par le destinataire contribue à enrichir la compréhension du texte. Parmi les *topoi* majeurs, on cite le plus souvent la scène de la première rencontre amoureuse, l'épisode des combats, le bal, le décor du jardin ou encore les *excipits* traditionnels basés sur la révélation des origines des personnages principaux. En tant que romancier populaire, Malot est conscient que les amateurs de lettres et autres curieux se montrent friands de ces motifs-clés.

Plusieurs textes, publiés successivement au *Journal pour tous* et à *L'Opinion nationale* entre 1855 et 1865, brossent des portraits très différents du sexe faible. Nous avons affaire à une réflexion sur l'artiste incarnée par la comédienne, sur l'ouvrière et sur la bonne société parisienne ou londonienne. « Les ouvriers dans la rue »⁵, *La Vie moderne en Angleterre* ou encore « Courses d'hommes et de femmes »⁶ insistent par exemple sur le contraste entre le peuple et les citadins aisés. Les ouvrières y apparaissent comme des victimes, puisqu'elles sont contraintes d'accepter comme les hommes une position « pleine de

⁴ H. R. Jauss, « L'Histoire littéraire : un défi à la théorie littéraire », *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1978.

⁵ *L'Opinion nationale*, 14 janvier 1862.

⁶ *L'Opinion nationale*, 21 août 1865.

souffrances, mais encore aggravée par cela seul qu'elles sont femmes » (*ibid.*). Alors que les basses classes font l'objet d'un discours compatissant de la part du journaliste, l'aristocratie et la bourgeoisie deviennent la cible d'une critique indirecte. Regardons ce qu'il nous dit par exemple dans « Courses d'hommes et de femmes » :

Par malheur ou par bonheur, comme on voudra, toutes les femmes ne sont pas nées pour promener leurs robes courtes sur la plage de Trouville pendant l'été, leurs robes longues dans les salons de Paris pendant l'hiver ; toutes n'ont pas devant elles une vie calme qui sera uniquement remplie par l'éducation des enfants et par les soins de la maison. Le plus grand nombre, la masse, la foule doivent aider leurs hommes dans le dur travail quotidien, peiner à côté d'eux, fatiguer souvent plus qu'eux.

Malot nous montre une existence difficile réglée par les besoins familiaux : les femmes du Midi vont chercher de l'eau à la fontaine, tout en assistant leur mari dans les labours montagnards. L'enjeu de l'article consiste à nous décrire le spectacle des courses féminines à Cauterets, et de célébrer la fierté, la beauté et la liberté des mouvements de ces coureuses portant sur la tête des cruches d'eau. L'écrivain regrette que la civilisation moderne amoindrisse l'individu et il souhaite le voir davantage en harmonie avec la nature. Comme Rousseau, il est convaincu que « plus on se rapproche de la vie sauvage ou simple, plus on trouve de noblesse dans l'attitude de l'homme, de dignité et d'aisance dans sa démarche » (*ibid.*). Il croit que le travail ne rabaisse pas, mais qu'il s'avère constructeur. Ce texte nous livre ainsi des informations contrastées sur le Second Empire, en nous peignant une collectivité artificielle régie par le pouvoir de l'argent. Malot n'hésite donc pas à donner explicitement son avis sur des problèmes sociaux, regrettant que les pauvres obtiennent généralement peu de reconnaissance de leur travail.

Le discours du romancier se base très souvent sur l'examen du comportement des personnages. Par moments, l'œuvre prend pour cibles des êtres antipathiques, brutaux et répugnants. On rencontre l'ange et le démon, l'inspiratrice et la destructrice, une opposition mise en évidence par Balzac, Zola et Baudelaire dans *La Peau de chagrin*, *La Curée* et *Les Fleurs du mal*. Dans *Madame Obernin*, par exemple, la séduction entraîne la mort d'un époux ; dans *Le Mariage de Juliette* et *Une belle-mère*, nous sommes confrontés à une mère possessive incarnée par M^{me} Daliphare. Enfin, *La Fille de la Comédienne* décrit Clémence Beaujonnière comme une intrigante soucieuse de s'approprier l'héritage de la jeune Denise. Comme dans *L'Auberge du Monde*, ces diverses œuvres pointent du doigt le règne de la fortune dans une société où l'inégalité entre les classes est flagrante. Elles reflètent les contradictions propres à une époque qui tente

de libérer la femme d'une soumission aux lois, tout en la présentant comme un miroir du désir masculin.

La Marquise de Lucilière et *Ghislaine* occupent une place particulière dans cette enquête, puisqu'à la suite des *Amants*, ces romans étudient le comportement de deux protagonistes avec ou sans enfants à charge. Les deux œuvres dépassent une simple analyse de l'existence urbaine ou provinciale, en examinant le caractère combattant de deux personnages complètement opposés. L'auteur s'appuie sur des idées typiquement romanesques et sur des motifs obligatoires du récit populaire, afin de proposer un ensemble de scènes amusantes ou déplorables de la vie sociale et privée. On pourrait même dire que certains passages rapprochent le roman de la comédie et du drame, des genres théâtraux réputés pour la mise à nu des passions humaines.

La femme et son cadre : un motif-clé du roman réaliste

Conformément à l'esthétique réaliste et naturaliste, le milieu exerce une influence considérable sur les actions et les pensées de la figure féminine. L'on n'a qu'à comparer des extraits de *La Curée* ou de *Nana* de Zola avec certaines toiles des peintres de l'époque impressionniste, pour constater que les écrivains et les artistes abordent la femme en relation avec son environnement⁷. L'œuvre d'Hector Malot offre aussi des exemples de telles situations où l'analyse du comportement de l'être humain passe par une description plus ou moins précise des lieux. Que ce soit en privé ou en public, le personnage est régulièrement lié à l'espace à l'intérieur duquel il se déplace. Bien que les dialogues soient assez nombreux, l'examen psychologique s'effectue notamment par l'étude descriptive de détails physiques, par l'évocation de la tenue vestimentaire ou encore par un jeu habile entre le masque et la réalité. Comme Renoir, Degas, Caillebotte, Manet ou Monet, l'auteur traite trois motifs-clés de la peinture de l'époque : la séductrice au cabinet de toilette, la femme dans la rue et la jeune fille au jardin. Ces scènes ne présentent ni vues plongeantes sur une grande ville ni panorama urbain semblables aux différents tableaux à la fin de chaque partie d'*Une page d'amour* de Zola. Mais l'auteur se focalise sur un cadre et rétrécit le champ de vision, afin que nous puissions nous imaginer le décor et explorer l'espace.

La Marquise de Lucilière offre une bonne illustration de cette méthode. Dans ce roman, nous sommes initiés progressivement aux jeux de séduction du personnage éponyme à qui la beauté et l'élégance fournissent des armes pour concurrencer d'autres rivales. L'écrivain nous

⁷ Voir par exemple les peintures de Berthe Morisot, d'Auguste Renoir, d'Édouard Manet, d'Edgar Degas, de Gustave Caillebotte ou de Claude Monet.

montre ici une société cosmopolite, à l'intérieur de laquelle les apparences apparaissent comme des moyens de parvenir. La marquise de Lucilière incarne l'espèce même de la coquette qui se fait peindre par un portraitiste et se promène régulièrement dans la capitale. Il s'agit d'une femme confiante en elle-même, adorant profiter du grand monde parisien et soucieuse de plaire aux hommes. On décrit ces derniers comme des êtres assez faibles qui tombent facilement sous son charme. Dans une scène digne d'une comédie de Marivaux (on peut penser au *Paysan parvenu*), le lecteur assiste aux préparatifs d'un rendez-vous, tout en voyant la souffrance de l'amoureux colonel Chamberlain. La Parisienne ne maîtrise pas seulement la langue des affaires, mais aussi la mode qu'elle réussit à « faire plier suivant les fantaisies de son imagination »⁸. Dans le passage suivant, le narrateur nous expose les ruses féminines :

Elle le reçut dans son cabinet de toilette. Elle était vêtue d'une robe de chambre en cachemire blanc, tombant en larges plis droits comme la tunique antique, ses cheveux flottaient épars sur ses épaules et ses yeux encore ensommeillés disaient qu'elle était à peine éveillée. Charmante cependant, dans ce négligé, avec des grâces indolentes qui se révélaient à lui pour la première fois.

C'était la première fois aussi qu'il pénétrait dans ce cabinet de toilette, la pièce la mieux réussie de l'hôtel, au double point de vue de la commodité et de l'élégance : grande, bien éclairée, décorée avec goût, d'un côté communiquant avec une salle de bain, d'un autre avec une longue galerie, où dans des armoires, étaient conservées et rangées en bon ordre toutes les toilettes de la saison courante. Rien qui trainât et qui offensât la vue ; au contraire tout en place avec convenance et discrétion.

Bien qu'elle fût levée depuis quelques minutes à peine, madame de Lucillière était déjà occupée à lire ses lettres, posées sur une petite table, à portée de son bras.

- Je vous attendais, dit-elle au colonel en lui tendant la main. (p. 171-172)

Nous sommes les témoins d'une scène de séduction, dont l'enjeu consiste à nous révéler une maîtresse charmante simulant la prude. Henriette est évoquée à travers une tenue légère qui rappelle les statues antiques et met en évidence son charme et son agilité. Alors que Madame de Corcy attire les beaux jeunes hommes de son monde, en leur proposant deux « appâts tout-puissants », à savoir « l'esprit et la cuisine » (p. 189), la protagoniste reste attachée à son territoire privé et intime. Contrairement à sa mère, dont le salon accueille des amis trois fois par semaine pour des repas exquis, des parties de whist et des causeries plaisantes, Henriette adore passer son temps seule ou en compagnie du colonel. Elle incarne la jeune Parisienne ou le type même de la coquette

⁸ *La Marquise de Lucilière, L'Auberge du Monde*, Paris, E. Dentu, 1879, chap. 13, p. 184.

insouciant. Propriétaire d'une belle fortune grâce à laquelle elle peut profiter du « *high life* » (p. 125) parisien, elle exploite donc sa position pour diriger à sa guise les admirateurs.

Dans un autre chapitre, le narrateur souligne aussi avec humour une nette opposition entre homme et femme dans le mariage. « La marquise ne s'occupait pas de choses de la vie et semblait n'être jamais chez elle, [alors que] le marquis [...] portait le souci de ces choses jusqu'à la minutie : c'était lui qui ordonnait la maison, commandait aux domestiques, donnait les clefs, et payait les mémoires après les avoir rigoureusement épluchés » (p. 87). Henriette incarne ici une dame supérieure, qui adore raconter des histoires, lire des livres ou jouer au piano. Elle se vante même d'avoir elle-même composé des œuvres aux titres révélateurs, tels qu'*Une femme à la mer*, *Ous'que ça me chatouille* et *Oh ! la la, que c'est drôle !* Elle domine le colonel à tel point que ce dernier préfère rester à Chalençon plutôt que de partir à Paris, moins séduisant que la province.

Le narrateur nous plonge dans les pensées de la protagoniste, en nous dévoilant ses projets. Henriette sait que son nom figure dans la plupart des journaux et qu'elle incarne la maîtresse irrésistible. Elle n'est donc pas dupe et estime qu'elle représente peut-être uniquement un objet de détente voire « une petite poupée qui ferait très bien à [la] boutonnière » de l'homme (p. 125). Voilà pourquoi elle mène le jeu au point de se faire offrir à Paris un « palais féerique de la Belle au bois dormant », où le couple pourra se voir dans un cadre calme et parfumé. À l'hôtel Nessonvaux, les divertissements se planifient pour « de jolies femmes et des hommes remarquables à un titre quelconque, par leur nom, leur esprit, leur talent ou même leur beauté » (p. 147). Les goûts de cette femme se révèlent assez cosmopolites, et elle adore entretenir des relations avec les gentilshommes de l'univers entier, parmi lesquels elle compte lord Ferguson, Serkis-Pacha et le duc de Mestosa. Son cercle international se concentre également autour des personnalités intelligentes en vue, auprès desquelles la meneuse peut apprendre des astuces pour s'imposer sur la scène mondaine :

Ce n'était pas seulement parce qu'elle était la plus séduisante des femmes qu'il l'aimait, mais encore parce qu'elle était la plus fine et la plus spirituelle ; ce n'était pas de l'esprit qu'elle avait, c'étaient tous les esprits, et avec cela ce charme inappréciable qui faisait qu'on ne s'éloignait jamais d'elle sans être heureux, emportant avec soi assez de bonheur pour défrayer les heures de la séparation, si longues qu'elles fussent. (p. 170)

Amante parfaitement séduisante, la marquise de Lucilière se révèle finalement une bonne actrice, sûre d'elle-même dans toutes les situations. Elle donne l'image d'une amoureuse désirant jouir d'une passion éternelle.

Dans ce roman, la femme reorésente donc la ruse et le pouvoir, contrairement à ce qui se passe dans *Ghislaine*, publié en 1887, un ouvrage d'un tout autre genre. La notice précise que l'auteur ambitionnait d'y étudier la figure de l'enfant. En réalité, l'œuvre fournit surtout une réflexion approfondie sur le motif de l'orpheline, sur le statut de la femme en société, sur le mariage, ainsi que sur la lutte de la femme au nom d'un idéal. Dans ce roman, Malot aborde le cas d'une jeune fille devenue rapidement mère malgré elle. Ghislaine, apparaît tout d'abord sous les traits d'un personnage sympathique. Éduquée à la manière anglaise, elle a profité d'une enfance heureuse jusqu'à l'âge de dix ans, où, devenue orpheline, elle est placée auprès d'un oncle charmant mais lointain, et vit une jeunesse solitaire :

Quand on a sœurs, amis camarades, confidents, on peut n'être pas bavard avec soi-même ; mais des confidents elle n'en avait pas d'autres que cette partie du jardin et du parc que de cette fenêtre son regard embrassait. Sans doute, de dedans son lit, elle eût pu bien tranquillement se confesser à quelque coin de sa chambre ou à quelque meuble, mais ils n'eussent été que de muets confesseurs, tandis que le jardin et le parc étaient des êtres vivants qui lui parlaient. Que la neige couvrit la terre de son drap blanc, qu'au contraire le parfum des orangers passât dans l'air tiède, pourvu que la lune brillât, c'étaient de longues conversations qu'elle engageait avec ces arbres et ces statues : elle leur disait ce qu'elle avait dans le cœur et dans l'esprit, et ils lui répondaient ; et toujours elle les trouvait en accord avec ses sentiments : triste, ils étaient tristes aussi : « Tu te plains d'être abandonnée ; mais nous ? Tu te plains de ta solitude ; mais la nôtre ? Tu penses mélancoliquement au présent et à l'avenir en te rappelant le passé ; et nous ? »⁹

Dans cet extrait, le *topos* romantique d'une nature consolatrice et bienveillante s'exprime à travers le discours direct et la personnification des arbres. Face à l'isolement de la jeune fille, le jardin offre un apaisement. Par ailleurs, le motif de la fenêtre s'inscrit dans une esthétique réaliste. Très appréciée par des romanciers de l'époque comme Zola, cette image accentue l'harmonie entre l'être humain et son milieu. Malot insiste sur les parfums, décrit de manière pittoresque le décor et met en évidence l'impact des saisons sur un être solitaire, passionné par la lecture et par les arts.

Le malheur s'abat progressivement sur l'héroïne, quand un musicien s'empare violemment d'elle. C'est alors que le cadre change. Hésitant entre l'honneur familial et son propre bonheur, elle décide de voyager avec son tuteur, afin que les premiers signes de sa grossesse ne soient pas dévoilés à l'entourage. Malot insiste sur le fait que la jeune femme assure le rôle d'une aristocrate provinciale qui gagne en maturité

⁹ H. Malot, *Ghislaine*, Flammarion, 1887, p. 28.

en Belgique, en Suisse et en Italie. Il analyse la manière dont une jeune Française affronte une fonction imposée, en mettant au monde son enfant à l'étranger. Après cette épreuve, le personnage apparaît sous les traits d'une figure tendre et courageuse contrainte de faire face en permanence à son enfant, miroir d'un père monstrueux. Conformément au drame, la relation entre la mère et la fille est donc marquée par la fatalité. Après la naissance du bébé, Ghislaine et son tuteur retournent en France, où le coupable menace la jeune mère de s'emparer de la petite Claude. L'écrivain étudie de cette manière les méfaits d'un amour imposé et s'intéresse aux défauts du système judiciaire français.

La réhabilitation de la femme

Inspiré par l'actualité quotidienne de son temps, Malot a surtout pour but de proposer au public des faits proches de son existence. L'émancipation de la jeune fille ou la défense de divers droits de l'homme appartiennent au projet du chroniqueur attentif à la société. La marquise de Lucilière fournit l'exemple d'une intrigante hautaine voire ridicule, alors que Ghislaine entre dans la catégorie des créatures vertueuses semblables aux enfants courageux récompensés dans *Sans Famille*, *Romain Kalbris* ou *En Famille*.

Surtout la question du salut à la fin des deux œuvres révèle la position d'un auteur confiant en l'avenir de la femme. Le dénouement heureux répond certes aux attentes d'un lectorat cherchant la distraction dans le feuilleton. Mais c'est aussi un plaidoyer au nom du droit à la liberté d'action et d'expression : l'écrivain revendique l'indépendance du sexe faible par rapport à l'homme, tout en pensant qu'une maternité dévorante peut s'avérer destructrice, comme il le montre dans *Mère*. Les maîtresses sont punies en tant que personnages dangereux (Marguerite dans *Les Amants*), tandis que les épouses intelligentes et timides se présentent comme des modèles voire des muses pour l'artiste. Trois thèmes parcourent ainsi les œuvres : le courage, le pouvoir et l'indépendance.

Si dans *La Marquise de Lucilière* la femme est peinte de manière négative, cette histoire montre surtout la puissance de l'aristocrate dans la société. M^{me} de Corcy apparaît par exemple sous les traits d'une femme du grand monde, disposant à la fois de beaucoup d'argent et d'une emprise psychologique sur autrui. Ayant été l'une des plus belles femmes de la cour de Louis-Philippe, elle a vécu des aventures scandaleuses. Par ailleurs, son mariage d'argent déséquilibré montre qu'elle « avait complètement dominé et annihilé » son époux en tant que « maîtresse femme »¹⁰. Néanmoins, cette femme représente une vraie Parisienne fière

¹⁰ *La Marquise de Lucilière.*, chap. 13, p. 188.

de sa splendeur, malgré son handicap de boiteuse. Soucieuse de cacher son infirmité, elle s'oblige à ne pas sortir de son fauteuil et à vivre dans l'un des meilleurs quartiers de la capitale. La rue Royale lui offre toutes les richesses de la ville et lui permet ainsi de ne pas renoncer au milieu mondain qui passe régulièrement sous ses fenêtres. Comme sa fille, elle est « la plus fine et la plus spirituelle »¹¹ de toutes les citadines. Sans se soumettre au pouvoir des hommes, elle prouve finalement que la Parisienne se montre capable de prendre en mains sa propre vie.

Dans *Ghislaine*, Malot tente de se mettre dans la peau de la fillette et de la mère, pour décrire leurs sentiments et leurs réactions. Dans la notice qui suit ce roman, il déclare qu'il a toujours eu la curiosité des enfants et que l'enfant « éclaire l'homme et plus encore la femme »¹². Il n'a pas consacré moins de dix romans à l'enfance. La particularité de l'œuvre de 1887, qu'il compare pour la différencier, à un autre de ses romans, *Micheline*, c'est d'être centrée sur un problème d'actualité, celui de la naissance hors mariage. Le salut de la femme se lit dans l'étude d'une honnête fille et dans l'examen de la lutte contre les instances juridiques. Le portrait mélioratif de la protagoniste insiste notamment sur les qualités de l'être humain. Ayant connu une vie magnifique jusqu'à l'âge de dix ans, dans un splendide château en compagnie de personnes qui l'adoraient, Ghislaine a évolué dans un contexte festif marqué par les cavalcades, par des sorties en poney et des bals somptueux entre amis. La mort de ses parents l'a plongée dans la solitude et le silence. Elle ne connaît alors comme appui que le comte de Chambrais, une famille en Espagne et de nombreux cousins aristocrates français. N'ayant ni frères ni sœurs, elle trouve une consolation dans l'art qui met « les ailes » à ses rêveries nostalgiques. Le narrateur montre donc que le mariage représente une espérance capitale pour une jeune fille de dix-huit ans ouverte à l'avenir.

Dans un deuxième temps, l'étude se focalise sur le comportement de la mère et de l'épouse. L'évolution de Ghislaine s'explique par son passé. Ayant elle-même souffert de la froideur et du caractère de lady Cappadoce, sa gouvernante, elle décide de modifier son existence à l'âge adulte. Puisqu'elle a accepté une vie monotone et résignée, sans échappée au-dehors, la femme choisit à dessein de vivre dans la dignité et dans le respect de son mari, le comte d'Unières. Comme elle n'a pas grandi au couvent, elle s'est imposé des règles de conduite qui la protègent de la puissance masculine et lui laissent une certaine indépendance d'esprit. C'est parce qu'elle a gardé le souvenir d'une mère heureuse et cordiale qu'elle souhaite imiter celle-ci et incarner une consolatrice aimable. Après son émancipation, elle recherche la chaleur et la confiance en elle-

¹¹ *Ibid.*, p. 170.

¹² H. Malot, Notice sur *Ghislaine*, *Ghislaine*, p. 377.

même, refusant d'envoyer sa fille au couvent. La loyauté incarne alors à ses yeux une valeur aussi fondamentale que la tendresse maternelle. Le narrateur nous peint ainsi une protagoniste décidée à ne pas fuir l'artiste qui lui rend la vie difficile par ses menaces. Toujours mue par une force intérieure, Ghislaine représente finalement une combattante honorable, qui passe du statut de victime à celui de gagnante. Elle prouve que la femme est capable de lutter au nom d'un idéal et de se défendre contre des hommes brutaux, méchants et calculateurs. En fin de compte, l'amour l'emporte sur la vénalité et la probité sur l'égoïsme, car les dernières pages du roman illustrent le triomphe du mal au milieu d'un combat. Malot se montre confiant en l'avenir, tout en mettant en évidence les vices de son époque. Le pédagogue croit qu'il faut révéler la personnalité de la femme, en l'empêchant de s'égarer sur de mauvais chemins.

D'une manière générale, on peut dire qu'Hector Malot souhaite accorder un meilleur statut à la femme, tant dans la sphère privée que dans l'espace public. Conscient des inégalités politiques, juridiques, économiques et culturelles dont elle est la victime, l'écrivain réclame un droit à l'éducation et au bonheur, sans pour autant appartenir à un quelconque mouvement féministe. Dans ses écrits, l'aristocrate, la bourgeoise ou l'ouvrière n'incarnent pas de simples protagonistes secondaires aux côtés de l'homme. Elles offrent plutôt une raison de vivre à certains personnages, comme l'attestent les notices de plusieurs récits. Contrairement aux frères Goncourt, auteurs misogynes, le romancier ne s'aveugle pas devant le sort déplorable des couches sociales défavorisées. Grâce à ses œuvres, il souhaite plutôt améliorer la destinée d'une large partie de la population. Ouvert au progrès et intéressé par l'exploration d'autres pays européens, il espère ainsi influencer l'opinion publique par des histoires qui constituèrent sa propre raison d'être d'époux et de grand-père, de juriste et de journaliste.

(ITEM-Zola, Paris/Luxembourg)